

« Le Bourgeois gentilhomme »

Patricia Belzil

Numéro 77, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27675ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Belzil, P. (1995). Compte rendu de [« Le Bourgeois gentilhomme »]. *Jeu*, (77), 227–228.

« Le Bourgeois gentilhomme »

Texte de Molière. Mise en scène : Denise Filiatrault, assistée de Pierre Parisien ; décor : Claude Goyette ; costumes : François Barbeau ; éclairages : Claude Accolas ; musique : Christian Thomas ; chorégraphies : Dominique Giraldeau ; maquillages : Jean Bégin ; perruques : Rachel Tremblay ; accessoires : Philippe Pointard. Avec Yvan Benoît (Maître d'armes), Francis Bergonzat (Maître tailleur), Markita Boies (Dorimène), Benoît Brière (M. Jourdain), Patrice Coquereau (Maître de musique), Jacques Girard (Covielle), Normand Lévesque (Maître de philosophie), Jacques L'Heureux (Dorante), Élyse Marquis (Lucile), Pascale Montpetit (Nicole), Denys Paris (Maître de danse), Adèle Reinhardt (M^{me} Jourdain), Gabriel Sabourin (Cléonte), Normand Fauteux (garçon tailleur et élève de musique), Danièle Lorain, Christian Thomas (chanteurs), Simon Alarie, Richard Belhumeur, Hervé Duquenne (danseurs-laquais), Chantal Dauphinais, Isabelle Delage, Mario Marcil, Jocelyn Paradis et Banko Panov (danseurs-figurants). Production de Rozon et d'Avanti Plus, présentée au Théâtre Saint-Denis II du 11 juillet au 19 août et du 5 au 30 septembre 1995.

Une comédie-ballet du XVII^e siècle

Voilà un spectacle qui ravit l'œil, et l'on pourrait décrire longuement les somptueux costumes aux couleurs chaudes, notamment l'habit neuf de M. Jourdain, rouge flamboyant avec une bordure de fleurs dorées, et la grande cape orangée de la marquise ; on pourrait raconter aussi la chorégraphie des Turcs, ce tournoiement magnifique de voiles blancs, celle des danseurs-cuisiniers lors du dîner fastueux donné pour Dorimène ; on pourrait, encore, dépeindre la belle finale où la noce, face à la

salle, assiste à un ballet, dont les images sont projetées sur un écran diaphane entre le public et les comédiens. En outre, il faudrait dire que plusieurs personnages sont délicieusement campés : on retiendra l'aplomb de la M^{me} Jourdain d'Adèle Reinhardt, la suave duplicité du Dorante de Jacques L'Heureux, le maniérisme précieux de la Dorimène de Markita Boies, ses gestes étudiés, en représentation.

Hélas ! cet attrayant objet reste vide, car un mystère plane pendant deux heures : qui est ce bourgeois et quel est le sens de tout cela ? Chaudement applaudi à son entrée, déclenchant force rires à chaque grimace, Benoît Brière fait le pitre, comme d'ailleurs la pièce le demande, mais il s'en tient à cela (c'est un grand comique, au demeurant, et les scènes d'escrime et de révérences sont mémorables). À la merci de la rapidité de l'action, il élude la dimension pathétique du personnage (comment ignorer la détresse de son acharnement à briller et le drame de son isolement ?), comme il ne parvient pas à rendre l'autorité du bourgeois ; il ne paraît pas bien terrible, en effet, quand il refuse la main de Lucile à Cléonte ; d'ailleurs, la fille qui part en larmes, enragée et piétinante, ne nous convainc pas de l'irrévocabilité de la décision paternelle.

Deux conclusions s'offrent alors au spectateur : soit il retient l'idée que Molière a créé un formidable bouffon, soit il se dit que ce n'est pas un Molière qu'on lui a présenté, mais une comédie-ballet du XVII^e siècle, pimpante et habilement décorée. Tout dans cette production, en effet, tenait de l'*entertainment*, où l'essence du personnage et la finesse de Molière étaient évacuées. La reine du

timing, ainsi qu'on a couronné Denise Filiatrault, aurait eu intérêt à considérer la pièce de Molière non pas seulement comme une enfilade de gags, mais aussi comme la quête risible et désespérée d'une nouvelle identité sociale engendrée par la richesse. Fils de tapissier, Molière ne méprise ni Jourdain ni les bourgeois ; il a observé les comportements dérisoires qu'entraînaient chez eux l'enrichissement, et le souhait d'acquérir la même distinction culturelle que les nobles, désormais moins fortunés qu'eux ; il montre d'ailleurs, en parallèle, la cupidité, la mesquinerie et la superficialité des nobles, certes mieux éduqués, mais privés de bien des qualités humaines. Ce portrait nuancé a été sacrifié à un théâtre... juste pour rire.

Pourquoi Molière, alors, si c'est pour rigoler seulement ? Qu'on joue, dans ce cas, des comédies contemporaines : on rira peut-être davantage, on reconnaîtra son voisin. Ce *Bourgeois...* laisse le public bourgeois bien assis, bien pénard ; nulle allusion à nos parvenus d'aujourd'hui, à nos m'as-tu-vu, avides du *in* et du *nec plus ultra*, auxquels, pourtant, Jourdain fait signe. Bien sûr, ces références ne sont pas indispensables. Une simple mise en perspective des enjeux du texte et une intelligence du personnage auraient donné à réfléchir au public qui s'amusa, à ces rieurs qui sont repartis tranquilles et contents. Ce *Bourgeois gentil-homme* est raté, car il est inoffensif. Or Molière, neutralisé, paraît fort poussièreux et, ma foi, ennuyeux en dépit des fanfreluches, des pirouettes... et du *timing*.

Patricia Belzil

« L'Avare »

Texte de Molière. Mise en scène : Luc Durand ; assistance à la mise en scène et régie : Alain Roy ; décor : Guillaume Lord ; costumes : Véronique Borboën ; perruques : Rachel Tremblay ; accessoires : Éric Aubuchon ; éclairages : Guy Simard ; conception musicale : Daniel Thonon. Avec Annick Bergeron (Élise), Micheline Bernard (Frosine), Stéphane Brulotte (Cléante), Suzanne Clément (Mariane), Luc Durand (Harpagon), Edgar Fruitier (Anselme), Jean-Bernard Hébert (Maître Simon et Brindavoine), Didier Lucien (Maître Jacques), Jean-Marie Moncelet (La Flèche), Christophe Rapin (La Merluce et le commissaire), David Savard (Valère) et Marie-Hélène Thibeault (Dame Claude). Spectacle des Productions Jean-Bernard Hébert, présenté au Théâtre du Vieux-Terrebonne du 16 juin au 2 septembre 1995, et en reprise à la Salle Denise-Pelletier de la Nouvelle Compagnie Théâtrale du 3 au 26 octobre 1995.

Le maître des lazzis

Il était fort agréable d'assister à cet *Avare* pour deux raisons très simples mais combien importantes : l'action dramatique de la pièce était claire, compréhensible, et le texte était audible. Sans être éblouissante, cette production avait le mérite de divertir de façon intelligente. Tout le génie et la finesse de la dramaturgie de Molière apparaissaient, ici et là, à travers certaines scènes très réussies, et pour ces dernières, le spectacle en valait le déplacement.

Dans cette mise en scène, Luc Durand a souligné de façon subtile (par le décor et la construction de son personnage) que l'avarice d'Harpagon était circonstancielle et liée à la mort de sa femme. Il dévoile ainsi un trait important du